

Emmanuel Carrère

Un roman russe

**EMMANUEL
CARRÈRE**

P.O.L

Un roman russe

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

BRAVOURE, Prix Passion 1984, Prix de la Vocation 1985

LA MOUSTACHE, 1986

LE DÉTROIT DE BEHRING, Grand Prix de la science-fiction 1987,
Prix Valery Larbaud 1987

HORS D'ATTEINTE ?, Prix Kléber Haedens 1988

LA CLASSE DE NEIGE, Prix Femina 1995

L'ADVERSAIRE, 2000

Chez d'autres éditeurs

WERNER HERZOG, Edilig, 1982

L'AMIE DU JAGUAR, Flammarion, 1983

JE SUIS VIVANT ET VOUS ÊTES MORTS : PHILIP K. DICK, 1928-1982,
Le Seuil, 1993

Emmanuel Carrère

Un roman russe

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2007
ISBN : 978-2-84682-182-7
www.pol-editeur.fr

1

Le train roule, c'est la nuit, je fais l'amour avec Sophie sur la couchette et c'est bien elle. Les partenaires de mes rêves érotiques sont en général difficiles à identifier, elles sont plusieurs personnes à la fois sans avoir le visage d'aucune, mais cette fois non, je reconnais la voix de Sophie, ses mots, ses jambes ouvertes. Dans le compartiment de wagon-lit où jusqu'alors nous étions seuls survient un autre couple : M. et Mme Fujimori. Mme Fujimori nous rejoint, sans façons. L'entente est immédiate, très riieuse. Soutenu par Sophie dans une posture acrobatique, je pénètre Mme Fujimori, qui bientôt jouit avec transport. À ce moment, M. Fujimori nous fait remarquer que le train n'avance plus. Il est arrêté en gare, peut-être depuis un certain temps. Immobile sur le quai éclairé au sodium, un milicien nous observe. Nous tirons les rideaux en hâte et, persuadés que le milicien va monter dans le wagon pour nous demander compte de notre conduite, nous dépêchons de

tout remettre en ordre et de nous rhabiller afin d'être prêts, quand il ouvrira la porte du compartiment, à lui assurer avec aplomb qu'il n'a rien vu, qu'il a rêvé. Nous imaginons son visage dépité, soupçonneux. Tout se passe dans un excitant mélange d'affolement et de fou rire. Pourtant, j'explique qu'il n'y a pas de quoi rire : nous risquons d'être arrêtés, conduits au poste pendant que le train repartira, et à partir de là Dieu sait ce qui arrivera, notre trace sera perdue, nous crèverons sans que personne nous entende crier dans un cul-de-basse-fosse au fond de ce bled boueux de la Russie profonde. Mes alarmes font tordre de plus belle Sophie et Mme Fujimori et finalement je ris avec elles.

Le train est arrêté, comme dans le rêve, le long d'un quai désert mais vivement éclairé. Il est trois heures du matin, quelque part entre Moscou et Kotelnitch. J'ai la gorge sèche, mal à la tête, trop bu au restaurant avant de partir pour la gare. En prenant garde de ne pas réveiller Jean-Marie allongé sur l'autre couchette, je me glisse entre les caisses de matériel qui encombrent le compartiment et sors dans le couloir, à la recherche d'une bouteille d'eau. Au wagon-restaurant où, quelques heures plus tôt, nous avons éclusé nos dernières vodkas, on ne sert plus. La lumière est réduite à une veilleuse par table. Quatre militaires, qui ont pris leurs précautions, continuent néanmoins à s'arsouiller. Quand je passe à leur hauteur, ils me proposent un verre que je décline et, en continuant d'avancer, je reconnais Sacha, notre interprète, affalé sur une banquette et ronflant puissamment. Je m'assieds un peu plus loin, cal-

cule le décalage horaire, minuit à Paris, ça va encore, j'essaie d'appeler Sophie pour lui raconter ce rêve qui me semble extraordinairement prometteur mais le portable ne passe pas, alors j'ouvre mon carnet et, à la place, je le note.

D'où sortent M. et Mme Fujimori ? Je ne me le demande pas longtemps. C'est le nom du président péruvien, d'origine japonaise, sur lequel il y avait un article dans *Libération* ce matin. Je l'ai lu dans l'avion, en diagonale : les affaires de corruption qui viennent de lui coûter le pouvoir ne me passionnaient pas. Sur la page voisine, en revanche, un autre article m'a intrigué. Il s'agissait de Japonais disparus dont les familles se sont persuadées qu'ils ont été enlevés et retenus en Corée du Nord, certains depuis trente ans. Aucune actualité ne commandait cet article, dont on pouvait se demander pourquoi il paraissait ce jour-là plutôt qu'un autre et même cette année-là plutôt qu'une autre : pas de manifestation organisée par les familles, pas d'anniversaire, pas d'élément nouveau dans le dossier, classé depuis longtemps, à supposer qu'on l'ait jamais ouvert. On avait l'impression que le journaliste était par hasard, dans le métro, dans un bar, entré en relations avec des gens dont le fils ou le frère avait disparu sans laisser de traces dans les années soixante-dix. Pour affronter l'horreur de l'incertitude, ces gens s'étaient raconté cette histoire, puis, longtemps après, l'avaient racontée à un inconnu, qui la racontait à son tour. Est-ce qu'elle était plausible ? Est-ce qu'il y avait, à défaut de preuves, des présomptions pour l'étayer, au moins une argumentation ? Il

me semble que si j'avais été son rédacteur en chef, j'aurais demandé au journaliste de pousser plus loin son enquête. Mais non, il rapportait seulement que des gens, des familles, croyaient leurs parents disparus prisonniers dans des camps en Corée du Nord. Morts ou vivants, comment le savoir ? Morts plus probablement, de faim ou sous les coups de leurs geôliers. Et s'ils vivaient encore, ils ne devaient plus rien avoir de commun avec les jeunes gens qu'on avait vus pour la dernière fois trente ans plus tôt. Si on les retrouvait, que pourrait-on leur dire ? Et eux, que diraient-ils ? Est-ce qu'il fallait souhaiter les retrouver ?

Le train est reparti, traverse des forêts. Pas de neige. Les quatre militaires sont finalement allés se coucher. Dans le wagon-restaurant où les veilleuses tremblotent, il ne reste plus que Sacha et moi. À un moment de la nuit, Sacha s'ébroue, se redresse à demi. Sa grosse tête ébouriffée surgit de derrière le dossier de sa banquette. Il me voit attablé, en train d'écrire, fronce les sourcils. Je lui adresse un petit signe apaisant, comme pour dire : rends-toi, on a encore le temps, et il replonge, certain sans doute d'avoir rêvé.

Quand j'étais coopérant en Indonésie, il y a vingt-cinq ans, des histoires terrifiantes et pour la plupart vraies circulaient parmi les voyageurs au sujet des prisons où on enferme les gens qui se font prendre avec de la drogue. Dans les bars de Bali, il se trouvait toujours un barbu en tee-shirt sans manches pour raconter qu'il y avait échappé de justesse et qu'un de ses copains, moins chanceux, pur-

geait à Bangkok ou Kuala Lumpur cent cinquante ans de mort lente. Un soir qu'on parlait de ça depuis des heures avec une nonchalance farouche, un type que je ne connaissais pas a raconté une autre histoire, peut-être inventée, peut-être pas. C'était encore le temps de l'Union soviétique. Quand on prend le Transsibérien, expliquait le type, il est strictement défendu de descendre en route, de s'arrêter par exemple à une station pour y faire du tourisme en attendant le train suivant. Or il paraît qu'on trouve dans certaines villes perdues le long de la voie ferrée des champignons hallucinogènes exceptionnels – l'histoire, selon le public, peut être racontée en modifiant l'appât : tapis très rares et très bon marché, bijoux, métaux précieux... Si bien que parfois des audacieux se risquent à braver l'interdiction. Le train s'arrête pour trois minutes dans une petite station en Sibérie. Froid de canard, pas de ville, seulement des baraquements : une zone sinistre, boueuse, qui semble dépeuplée. Sans se faire remarquer, l'aventurier descend. Le train repart, il reste seul. Son sac sur l'épaule, il quitte la station, c'est-à-dire le quai de planches pourries, patauge dans des flaques, entre palissades et barbelés, en se demandant s'il a vraiment eu une bonne idée. Le premier être humain qu'il rencontre est une espèce de hooligan dégénéré qui lui souffle à la figure une haleine épouvantable et lui tient un discours dont les nuances se perdent (le voyageur ne parle que quelques mots de russe, et ce que parle le hooligan n'est peut-être pas du russe), mais le sens général est clair : il ne peut pas se promener comme ça, il va se faire ramasser par la police. *Milicia!... milicia!* Suit un torrent

de mots incompréhensibles mais, la mimique aidant, le voyageur comprend que le zonard lui offre de l'héberger jusqu'au prochain train. Ce n'est pas une offre très engageante, mais il n'a guère le choix et peut-être, après tout, l'occasion se présentera de parler champignons ou bijoux. À la suite de son hôte, il pénètre dans une affreuse cambuse, chauffée par un poêle fumeux, où se trouvent réunis d'autres types encore plus patibulaires. On sort une bouteille de tord-boyaux, on trinque, on discute en le regardant, le mot *milicia* revient souvent, c'est le seul qu'il reconnaît et, à tort ou à raison, il se figure qu'on parle de ce qui se passera s'il tombe entre les mains de la milice. Il ne s'en tirera pas avec une grosse amende, oh que non ! – tous rigolent comme des bossus. Non, on ne le reverra jamais. Même si on l'attend au terminus, à Vladivostok, on s'apercevra de son absence et ce sera tout. Sa famille, ses amis pourront faire tout le raffut qu'ils voudront, on ne saura jamais, on ne cherchera jamais à savoir où il a disparu. Le voyageur tente de se raisonner : ce n'est peut-être pas du tout cela qu'ils disent, peut-être qu'ils parlent des confitures que font leurs grands-mères. Mais non, il sait très bien que non. Il sait très bien qu'ils parlent du sort qui l'attend, déjà il a compris qu'il aurait mieux valu tomber sur ces miliciens corrompus dont on le menace si jovialement, qu'en fait **tout** aurait mieux valu que cette cahute de planches mal jointes, que ces joyeux drilles édentés dont le cercle à présent se resserre autour de lui, qui toujours par plaisanterie commencent à lui pincer la joue, à lui donner des pichenettes, des bourrades, à lui montrer comment font

les miliciens jusqu'au moment où ils l'assomment et il se réveille plus tard, dans le noir. Il est nu sur le sol de terre battue, tremble de froid et de peur. En étendant le bras, il comprend qu'on l'a enfermé dans une sorte d'appentis, et que c'est fini. La porte s'ouvrira de temps à autre, les boueux hilares viendront le frapper, lui marcher dessus, le sodomiser, bref s'amuser un peu, on n'a pas tant d'occasions pour ça en Sibérie. Personne ne sait où il est descendu, personne ne viendra le secourir, il est à leur merci. Ils doivent traîner, quand un train est attendu, aux alentours de la gare, dans l'espoir qu'un imbécile enfreindra l'interdiction : celui-là, il est pour eux. On en fait toutes sortes d'usages, jusqu'à ce qu'il crève, et on attend le suivant. Bien sûr, il ne se dit pas cela si raisonnablement, mais à la façon d'un homme qui reprend connaissance dans une boîte étroite où il ne voit rien, n'entend rien, ne peut se mouvoir et met quelque temps à comprendre qu'on l'a enterré vivant, que tout le rêve de sa vie menait à cela, et que c'est la réalité, la dernière, la vraie, celle dont il ne se réveillera jamais.

Il est là.

Moi aussi, d'une certaine façon, je suis là. J'ai été là toute ma vie. Pour me représenter ma condition, j'ai toujours recouru à ce genre d'histoires. Je me les suis racontées, enfant, puis je les ai racontées. Je les ai lues dans des livres, puis j'ai écrit des livres. Longtemps, j'ai aimé cela. J'ai joui de souffrir d'une manière qui m'était singulière et faisait de moi un écrivain. Aujourd'hui je n'en veux plus. Je

ne supporte plus d'être prisonnier de ce scénario morne et immuable, quel que soit le point de départ de me retrouver à tisser une histoire de folie, de gel, d'enfermement, à dessiner le plan du piège qui doit me broyer. Il y a quelques mois, j'ai publié un livre, *L'Adversaire*, qui m'a tenu prisonnier sept ans et dont je sors exsangue. J'ai pensé : maintenant, c'est fini, je passe à autre chose. Je vais vers le dehors, vers les autres, vers la vie. Pour cela, ce qui serait bien, ce serait de refaire des reportages.

Je l'ai dit autour de moi et on n'a pas tardé à m'en proposer un. Pas n'importe lequel : l'histoire d'un malheureux Hongrois qui, fait prisonnier à la fin de la Seconde Guerre mondiale, a passé plus de cinquante ans enfermé dans un hôpital psychiatrique au fin fond de la Russie. On s'est tous dit que c'était un sujet pour toi, répétait avec enthousiasme mon ami journaliste, et bien sûr cela m'a exaspéré. Qu'on pense à moi chaque fois qu'il est question d'un type emmuré toute sa vie dans un asile de fous, c'est précisément ce dont je ne veux plus. Je ne veux plus être celui que cette histoire intéresse. N'empêche qu'évidemment, elle m'intéresse. Et puis cela se passe en Russie, qui n'est pas le pays de ma mère puisqu'elle n'y est pas née, mais le pays où on parle la langue de ma mère, la langue que j'ai un peu parlée enfant et ensuite complètement oubliée.

J'ai dit oui. Et quelques jours après avoir dit oui, j'ai rencontré Sophie, ce qui d'une autre façon m'a donné l'impression de passer à autre chose. Pendant tout le dîner au restaurant thaïlandais près de Maubert, je lui ai raconté

l'histoire du Hongrois, et cette nuit, dans le train qui me conduit à Kotelnitch, je repense à mon rêve, je me dis qu'il y a dedans tout ce qui me paralyse : le regard du milicien sur moi faisant l'amour, la menace ou plutôt la certitude de l'emprisonnement, du piège qui se referme, et que tout y est pourtant léger, allant, joyeux, comme la partie de jambes en l'air improvisée avec Sophie et la mystérieuse Mme Fujimori. Je me dis que oui, je vais raconter une dernière histoire d'enfermement, et que ce sera aussi l'histoire de ma libération.

Ce que je sais de mon Hongrois tient en quelques dépêches de l'AFP, datant d'août et de septembre 2000. Ce petit paysan de dix-neuf ans a été entraîné par la Wehrmacht dans sa retraite, puis capturé par l'Armée rouge en 1944. D'abord interné dans un camp de prisonniers, il a été transféré en 1947 à l'hôpital psychiatrique de Kotelnitch, une petite ville à 800 km au nord-est de Moscou. Il y a passé cinquante-trois ans, oublié de tous, ne parlant presque pas, car personne autour de lui ne comprenait le hongrois et lui de son côté, si bizarre que cela puisse paraître, n'a pas appris le russe. On l'a retrouvé cet été, tout à fait par hasard, et le gouvernement hongrois a organisé son rapatriement.

J'ai vu quelques images de son arrivée, un sujet de trente secondes à la télévision. Les portes vitrées de l'aéroport de Budapest s'écartent devant le fauteuil roulant où se recroqueville un pauvre vieil homme apeuré. Les gens qui l'entourent sont en chemisette, mais lui porte un bonnet de

grosse laine, grelotte sous un plaid. Une jambe de pantalon est vide, relevée par une épingle de nourrice. Les flashes des photographes crépitent, l'éblouissent. Autour de la voiture où on le fait monter, des femmes âgées se pressent en faisant de grands gestes et criant des prénoms différents : Sándor ! Ferenc ! András ! Plus de 80 000 soldats hongrois ont été portés disparus après la guerre, on a depuis longtemps cessé de les attendre et voilà qu'il en revient un, cinquante-six ans après. Il est plus ou moins amnésique, même son nom est une énigme. Les registres de l'hôpital russe, qui constituent ses seuls documents d'identité, l'appellent indifféremment András Tamas, ou bien András Tomas, ou bien Tomas András, mais il secoue la tête quand on prononce ces noms devant lui. Il ne veut ou ne peut pas dire le sien. Cela explique qu'au moment de son rapatriement, couvert par la presse hongroise comme un événement national, des dizaines de familles croient reconnaître en lui l'oncle ou le frère disparu. Dans les semaines qui suivent son retour, la presse donne pratiquement chaque jour des nouvelles de lui et de l'enquête. D'un côté on accueille et interroge les familles qui le réclament, de l'autre on l'interroge, lui, on tente de réveiller ses souvenirs. On répète devant lui des noms de villages et de personnes. Une dépêche rapporte qu'à l'Institut psychiatrique de Budapest, où on le garde en observation, des antiquaires et des collectionneurs défilent, convoqués par ses médecins, pour lui montrer des casquettes d'uniformes, des galons, de vieilles pièces de monnaie, des objets supposés évoquer la Hongrie du temps qu'il a connu. Il réagit peu,

grommelle plus qu'il ne parle. Ce qui lui tient lieu de langue n'est plus vraiment le hongrois mais une sorte de dialecte privé, celui du monologue intérieur qu'il a ressassé au long de son demi-siècle de solitude. Des bouts de phrases surnagent, où il est question de la traversée du Dniepr, de chaussures qu'on lui a volées ou qu'il craint qu'on lui vole, et surtout de la jambe qu'on lui a coupée, là-bas, en Russie. Il voudrait qu'on la lui rende, ou qu'on lui en donne une autre. Titre de la dépêche : « Le dernier prisonnier de la Seconde Guerre mondiale réclame une jambe de bois. »

Un jour, on lui lit *Le Petit Chaperon rouge*, et il pleure.

Au bout d'un mois, l'enquête aboutit, confirmée par des tests ADN. Le revenant s'appelle András Toma – mais en Hongrie on dit Toma András, Bartók Béla, le nom avant le prénom, comme au Japon. Il a un frère et une sœur, plus jeunes que lui, qui habitent un village à la pointe orientale du pays, celui-là même qu'il a quitté cinquante-six ans plus tôt pour partir à la guerre. Ils sont prêts à l'accueillir chez eux.

En allant à la pêche aux renseignements, j'apprends d'une part que son transfert de Budapest à son village natal n'aura pas lieu avant quelques semaines, d'autre part que le 27 octobre l'hôpital psychiatrique de Kotelnitch fêtera le jubilé de ses quatre-vingt-dix ans. C'est par là qu'il faut commencer.

N° d'éditeur : 1976
N° d'édition : XXXX
N° d'imprimeur : 07XXXX
Dépôt légal : mars 2007

Imprimé en France